

Sisyphé, Virgile et Dracula

Suzanne Robert

Volume 29, Number 6 (174), December 1987

L'heure juste

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, S. (1987). Sisyphé, Virgile et Dracula. *Liberté*, 29(6), 4–7.

SUZANNE ROBERT

Sisyphe, Virgile et Dracula

Sisyphe ou L'erreur de la Nature

Un dimanche après-midi torride, en plein cœur de juillet, à la ville, vers trois heures, pendant que cognent les cloches de l'église, tout près, juste à côté.

C'est l'horreur. Le gouffre. La gorge béante du cafard. La phase ultime de la catalepsie.

Pendant que certains font du vélo sur les pistes cyclables de Montréal, que d'autres se baladent en auto sur le pont Mercier, ou vers Terrebonne ou Lacolle, ou que d'autres encore se font bronzer sur leur balcon ou au Lac des Castors, moi je ferme toutes les fenêtres, les stores, les rideaux, les portes, mes oreilles, mon âme même, si tant est que l'âme, même fermée, peut survivre à pareille épreuve. Moi, je me meurs. Je me meurs à petit feu dans mon petit lit sur un mince drap frais, la tête sous l'oreiller, le cœur à l'envers, les nerfs chavirants et l'esprit hagard, traversé par une crise existentielle insurmontable. Sisyphe et son rocher aurait tout à envier au mythe misérable que je vis ces dimanches-là. Engluée dans la sirupeuse et collante mélasse de ma mélancolie, je rapetisse à vue d'œil, m'enroule et me replie comme un bernard-l'hermite, me recroqueville, rêve d'une sieste profonde, imperturbable, génétiquement inscrite dans les cellules humaines, innée. Oui, si au moins je pouvais dormir dans le sombre cocon de ma chambre où résonnent, malgré mes travaux d'isolation sonore, les cloches maudites du temple de Dieu.

Tous les après-midi des jours, dominicaux et autres, devraient

être bannis de ce monde. L'Évolution aurait dû faire de notre espèce un groupement mi-diurne mi-nocturne, biologiquement déterminé à disparaître de une heure à six heures de l'après-midi. Hélas! Nous sommes une espèce «de jour», productive et dont le programme d'efficacité inclut ces heures oppressantes, sèches, crues, dures, absurdes, invivables.

Que n'existe-t-il que des matins éclatants et des soirs profonds, des matinées translucides et des nuits apaisantes!

L'horreur des après-midi réside dans leur absence de contrastes, leur banalité, leur plate réalité. Tout s'étale là, bêtement: les couleurs, les formes, la lumière, les êtres. Les ombres sont courtes, grossières, plaquées. La terre est un décor hyperréaliste. Les heures ne passent pas; elles recommencent sans cesse et sans nuances.

L'après-midi... Ne parlez pas; bougez à peine. Mes nerfs supportent très mal ce long, extrêmement et abominablement long, voire interminable, défaut du jour, cette erreur de la Nature dont je ne sais pas encore m'abstraire avec dignité, par simple disparition momentanée.

Virgile ou L'heure tendre

Le petit matin, dans les rues des villes, tôt, quand il n'y a pas encore de bruit, qu'une certaine douceur, un tendre ensommeillement, enrobe l'esprit, arrondit les angles de la psyché, ouate les malheurs embryonnaires... Alors l'existence, il me semble, paraît moins inhumaine. Le silence aplanit tout. Les masques tiennent à demi sur les rares visages croisés dans la rue. Tôt, très tôt, quand l'éclairage se fait pointilliste et soyeux, qu'on a le loisir de bâiller à son aise, de se tromper, de n'être ni efficace ni génial. Extrêmement tôt. Juste après l'aube. L'idéal, bien sûr, c'est quand il neige, ou bien quand on vit au bord de la mer. Au petit matin, dehors, les sens encore engourdis et le regard brouillé, quand on frissonne et somnole, quand la journée «pratique» n'a pas encore débuté, on donne dans une calme métaphysique; on a de la sagesse et de l'émerveillement, de la sérénité et de l'universalisme. On a le style Virgile dans ses *Bucoliques*. Moi, du moins. Je deviens virgilienne, indifférente

aux visions de Dante. Le petit matin me bonifie, me bucolise, m'édifie. La chair est heureuse et je n'ai encore lu aucun livre.

Dracula ou Les grands dérèglements

C'est l'heure de la disparition, de la chute libre dans l'espace, de la peur au ventre et du malaise des sens.

Elle vient juste après l'heure bleue, à la tombée de la nuit. Dans les villes, elle passe inaperçue à cause des phares de voitures et des lampadaires. Il faut l'observer à la campagne, non loin d'une forêt, à pied de préférence et sans lampe de poche. Elle a la vie brève et la mort rapide. Elle est inquiétante, terrifiante parfois. C'est l'heure entre chien et loup. Juste avant la nuit.

Quand le sombre bleu lumineux qui suit le coucher du soleil passe au brun d'abord, puis au gris sombre et profond, que l'on est désorienté par l'absence de perspectives, qu'on ne distingue plus le sol du ciel, la route de la forêt, et que des sortes de grandes ombres, étrangement sans origine propre, confondent et bouleversent le sens de la vision humaine, les superstitions millénaires me reviennent en mémoire.

L'œil ne s'habitue pas; on voit dans la nuit, mais on ne voit rien à l'heure entre chien et loup. C'est cette désorientation, ce dérèglement total de tous les sens qui affole. On entend des craquements; on aperçoit des silhouettes, des lueurs; on envie le chat, la chouette et la chauve-souris (pour la vision et les ultrasons). On n'est plus certain de rien; on est sans cesse trompé par ses propres perceptions. Les points de référence ont disparu. C'est l'heure de la terreur et des illuminations. C'est le Moyen Âge de la journée. C'est l'aveuglement, la peur qui désarçonne. Tout peut surgir de n'importe où et n'importe où, c'est l'espace entier, illimité, indéfinissable.

J'aime et crains cette heure d'éblouissements intérieurs où les légendes remontent les siècles, peuplées d'êtres ailés et d'êtres rampants, de chair et d'écailles, de bruissements et de plaintes, de visions, d'hallucinations. C'est l'heure où Dracula se glisse hors de chez lui, court et vole vers le sang de ses proies. C'est mon heure-

Dracula, ma terreur et ma mystique personnelles. Mais, je l'avoue: entre chien et loup, je ne sors jamais sans ma lampe de poche dûment remplie de piles récentes...